

SCÈNE VI.

FÉLIX, SÈVÈRE, BARCINE, ALBIN.

SÈVÈRE.

Père dénaturé, malheureux politique,  
Esclave ambitieux d'une peur chimérique,  
Polyeucte est donc mort ; et par vos cruautés  
Vous pensez conserver vos tristes dignités !  
La faveur que pour lui je vous avais offerte,  
Au lieu de le sauver, précipite sa perte !  
J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir ;  
Et vous m'avez cru fourbe ou de peu de pouvoir !  
Eh bien, à vos dépens vous verrez que Sèvère  
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire ;  
Et par votre ruine il vous fera juger  
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.  
Continuez aux dieux ce service fidèle ;  
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.  
Adieu ; mais, quand l'orage éclatera sur vous,  
Ne doutez point du bras d'où partiront les coups.

FÉLIX.

Arrêtez-vous, Seigneur, et d'une âme apaisée,  
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.  
Ne me reprochez plus que par mes cruautés  
Je tâche à conserver mes tristes dignités :  
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre :  
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre ;  
Je m'y trouve forcé par un secret appas :  
Je cède à des transports que je ne connais pas,  
Et par un mouvement que je ne puis comprendre,  
De ma fureur je passe au zèle le plus tendre.  
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent  
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant.  
Son amour, épanché sur l'ami, sur le frère,  
Aussi bien que le fils tire après lui le père.  
J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien ;  
J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien :  
C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce.  
Heureuse cruauté dont la suite est si douce !  
Donne la main, mon fils ; apportez des liens,  
Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens :  
Moi, je le suis ; il l'est : suivez votre colère.

BARCINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père !  
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX.

Mon fils, il n'appartient qu'à la main qui l'a fait.